

Valérie Lieko

BLACK JACK CARAÏBE

Tome 1
La Dame de cœur

Copyright Valérie Lieko 2015. Tous droits réservés.
ISBN-13 : 978-1519382498
Photo de couverture : Peter Klashorst (CC BY 2.0)
Couverture réalisée par Kouvertures.com

Chapitre 5

La leçon d'équitation

Depuis combien de jours Andrew est-il dans l'attente de la réapparition de cette femme ? Il ne peut effacer son souvenir obsédant. Il y pense dès son réveil. Au casino, il sursaute à la vue des silhouettes féminines raffinées. Il frémit d'espoir durant quelques secondes lorsque son œil en détecte une qui s'en rapproche... Mais non, il doit rapidement déchanter, ce ne sont à chaque fois que de frêles ressemblances. Jamais elle... Pourquoi ne l'a-t-elle pas rappelé ? Il avait pourtant cru déceler chez elle, un certain intérêt envers sa personne. Les femmes ne perdent habituellement pas autant de temps à converser avec un inconnu dont elles n'ont cure. Il est certain qu'elle l'avait néanmoins empêché de la suivre, mais il y avait eu cette autre femme, tout aussi étrange, qui était venue à elle.

Mais pourquoi n'est-elle pas encore revenue s'asseoir à sa table de Black Jack, ne fût-ce que par jeu ? Dans la salle dédiée aux machines à sous, lorsqu'il quitte le casino, il jette des coups d'œil furtifs vers chaque allée, espérant la découvrir comme l'autre fois. Mais là aussi, elle n'y était plus réapparue. Andrew ne l'a pas non plus croisée, par la grâce de l'un de ces providentiels hasards, dans une ruelle de Marigot. Ni même dans l'un des rares supermarchés, où sur cette île, on finit toujours par tomber sur la personne recherchée. Il ne l'a pas non plus rencontrée le long des plages, à l'abri d'un parasol. Il n'a pas été plus chanceux en flânant à Philipsburg, impatient de la

surprendre en train de dévaliser les boutiques de luxe sur Old Street. Andrew la cherche chaque jour qui passe, même s'il ne se l'avoue pas. Il se ment à lui-même, prétextant l'une ou l'autre course aux quatre coins de l'île pour augmenter la probabilité de la retrouver. Il ne peut se résoudre à ne plus jamais la revoir. Il se souvient de ses dernières paroles lancées comme un défi stupide : elle n'accepterait une invitation à dîner qu'avec un homme capable de monter à cheval. Pourquoi avait-elle inventé cela ? Combien d'hommes sur l'île sont-ils capables de le faire ? À moto, évidemment, il n'aurait eu aucun problème pour l'épater même s'il a depuis plusieurs mois préféré mettre entre parenthèses sa passion pour les deux roues et peut-être échapper ainsi à la mort. Les prémonitions de Marilyn... Elle est plus qu'une sœur, elle est certainement son ange gardien certifié.

Il y a quelques mois, elle l'avait empêché d'assister à une course clandestine qui s'était achevée par la mort de trois mortards. Avec plusieurs jeunes, en fin de nuit, ils avaient pris la dangereuse habitude de se livrer à des courses interdites entre Bellevue et la frontière hollandaise, l'endroit idéal sur l'île. Aux Antilles françaises, ils surnomment cela un « tirage ». Les meilleures courses avaient lieu en Guadeloupe, sur un tronçon d'autoroute. C'était plus effrayant donc en conséquence plus attrayant. Cependant, après la mort de ces trois jeunes, tous sous la barre des vingt-six ans, Andrew s'était résolu à ne plus y participer. Il s'assagit de plus en plus, mais l'arrêt de ce sport a encore restreint son nombre de fréquentations.

Mais il suspecte Marilyn de lui avoir mis quelque chose dans son verre pour l'empêcher d'y participer. Elle lui jure toujours pourtant que non. Cela faisait plusieurs jours qu'il lui parlait comme un gamin, de cette fatidique course. Comme à son habitude, avant de quitter le casino, il lui avait demandé un verre d'eau fraîche. Elle le lui avait servi dans le salon VIP prétextant qu'elle avait une histoire de cœur à lui confier. Il s'est réveillé bien plus tard, la course terminée depuis long-

temps et trois cadavres à l'autopsie à l'hôpital. Ils avaient ensuite inauguré la toute récente morgue située à Mont Vernon. Il ne se souvient toujours pas quelle histoire de cœur elle avait bien pu lui conter cette nuit-là... Elle, non plus d'ailleurs. Même s'il est exact qu'elle en vit parfois plusieurs en même temps et qu'elle ne se souvient pas toujours de toutes...

Trois heures du matin, le casino va bientôt enfin fermer ses portes. La table de Black Jack a été très animée par la présence d'un Canadien qui n'a, semble-t-il, pas supporté ses multiples vodkas « *on the rock* ». Malgré toute cette effervescence qui aurait dû l'épuiser, Andrew n'a absolument pas sommeil. Marilyn n'aura pas besoin de lui servir un verre rempli de glaçons pour le maintenir éveillé. Il décide de ne pas s'arrêter cette fois-ci au bar. Il lui lance, en toute discrétion, et d'aussi loin qu'il le peut, un salut affectueux. Il a repéré suffisamment à temps, le fils de son patron, Frederico, accoudé au bar. Il est cette fois-ci en compagnie de l'une de ses rares amies d'enfance, Patricia Schmitt, une Alsacienne qui a conservé son accent typique de ces régions de l'est de l'Hexagone et qui a souvent le rire contagieux. Malgré sa présence, Andrew n'a pas envie de trop s'approcher de lui. Lors de la dernière réunion du comité de gestion d'entreprise, Claudio Lorenzetti avait sans ménagement évoqué le train de vie de son fils qui semblait peser petit à petit sur les recettes du casino. Les employés affectés à la banque du casino commençaient à répandre des rumeurs fondées ou pas, sur des retraits d'argent phénoménaux. Claudio avait depuis lors interdit à quiconque de lui fournir la moindre avance.

En pleine réunion, père et fils en étaient venus à s'empoigner. Andrew avait eu la mauvaise idée de s'intercaler entre eux deux. Il avait accueilli, non sans une certaine fierté, les compliments du père qui se résumaient à « *sur toi je peux compter* ». Mais Frederico l'avait très mal pris. Comment son père pouvait-il l'abaisser à ce point devant tout le monde et donner en exemple ce simple croupier ? Andrew avait perçu

immédiatement dans le regard du fils, une forme d'animosité. Puis il lui avait parlé sur le ton de l'employeur en lui ordonnant d'aller reprendre son poste devant sa table de Black Jack. Cela faisait longtemps qu'on ne l'avait plus humilié de la sorte. De plus, Andrew avait perçu tout de suite qu'une certaine satisfaction s'était emparée de quelques associés. Apparemment, ils semblaient se réjouir que le fils ait remis à sa place ce sous-fifre, qui à leurs yeux, ne pouvait être qu'un jeune loup aux dents longues qui jouait un double jeu.

Claudio avait voulu rétorquer, mais les sons s'étaient coincés brutalement dans sa gorge. Il fut pris d'un malaise inquiétant et évacué vers sa villa à Billy Folly. Andrew, lui, était parti, inébranlable en surface, maîtrisant comme il le pouvait sa colère. Il avait dû faire un effort surhumain pour ne pas exploser le joli minois de ce Frederico. C'est un réflexe qu'il doit parfois contenir, à chaque fois que l'on essaye de l'abaisser. Il garde toujours dans ses poings, une frappe de force qu'il s'est jadis forgée pour se défendre dans la cour du collège. Il est toujours prêt à les réutiliser... Mais il tient trop à son job, et il a dû intérieurement courber l'échine.

Le parking est lugubrement obscur. Les réverbères sont tous éteints. Sans doute encore une de ces pannes d'électricité qui frappe si fréquemment l'île au point que certains se sont munis de groupes électrogènes. Sa BMW, d'occasion, mais néanmoins décapotable, est toujours là. Les petits brigands n'en ont pas profité. Un cadeau quelque peu luxueux qu'il s'est octroyé récemment après plusieurs années d'économies drastiques. Il l'a payée cash, sans aucun prêt. Il n'en est pas peu fier. Il n'aura jamais la crainte qu'on la lui retire pour impayés comme cela se produit tous les jours. Votre voiture neuve avec laquelle vous frimiez pendant quelques mois et qui se retrouvait saisie et vendue aux enchères comme sur un marché pour bestiaux. L'humiliation suprême... Cette BMW qu'il peut dé-

capoter en appuyant juste sur un bouton compense désormais son manque viscéral de moto.

Il hésite à retourner directement chez lui. À quoi bon ? Au-paravant, il pouvait encore converser avec sa mère, mais ils ne vivent plus ensemble. C'est probablement mieux ainsi. Il a largement passé l'âge d'être pouponné et elle, elle a trouvé un semblant d'amoureux. Un bon à rien, pas méchant encore heureux, mais qui vit à ses crochets. En apparence, cela permet à sa mère d'avoir des nuits plus douces. Andrew, lui, côtoie son cher et tendre le moins possible. Il préfère inviter sa mère seule, habituellement le lundi, leur jour commun de congé.

Il démarre en trombe comme un forcené, soulevant une nuée de poussières derrière lui. À défaut de moto, cela l'amuse puérilement ce genre de départ. Il roule vers le territoire français. Il ne sait pas trop où errer. Pas grand-chose à faire à cette heure-ci, à moins que de vouloir terminer dans un bar. Il arrive au rond-point de Bellevue, s'engage dans la rue de Hollande. Quelques bars sont encore animés, mais il n'a pas envie de cela. Il continue sa route. Il traverse le quartier de Concordia puis file vers l'ouest de l'île. Sans s'en rendre compte, il se retrouve devant les prairies du quartier de Cul-de-sac, juste avant la déchetterie de la partie française. Il s'arrête brusquement là. De toute façon dans quelques centaines de mètres, il ne pourra pas aller plus loin. L'herbe se fait très rare, voire inexistante. Aussitôt, des chevaux viennent à lui avec des airs de mendicité. Il distribue à chacun quelques brins d'herbe qui ont réussi à survivre à la sécheresse qui perdure depuis des mois. Ils les dévorent instantanément.

Sur la clôture aux barbelés rouillés, Andrew a l'attention captée par une pancarte en bois, recouverte d'une peinture blanche vieillie, craquelée de partout. Il déchiffre, non sans difficulté, l'inscription écrite en lettres capitales noires, à moitié effacées :

COURS D'ÉQUITATION
ROUTE DU GALION
ENFANTS ET ADULTES
CONTACT 0590 22 22 22

À cet instant précis, Andrew repense à son inconnue. L'insondable Soledad de La Cruz. C'est seulement qu'il réalise sa signification en français : Solitude de La Croix... Cela sonne beaucoup plus dramatique en français. Il enregistre méthodiquement dans son téléphone le drôle de numéro, composé uniquement des chiffres 2. Le centre est situé près de la plage du Galion. Depuis qu'il est revenu de son long séjour new-yorkais, il passe rarement dans ce coin-là. Pourtant, enfant et adolescent, il y allait presque tous les week-ends en famille avec sa mère et sa grand-mère lorsque celle-ci pouvait encore se déplacer. L'eau y est calme, formant une sorte de lagon protégé par une barrière de corail qui bloque les fortes vagues. Les enfants ont pied très loin, permettant ainsi aux adultes de se prélasser la conscience tranquille.

Il grimace quelque peu en s'imaginant bientôt entreprendre des cours d'équitation tout près de là. Ce sport lui renvoie l'image de personnes bien nanties. Il ne s' imagine pas réellement en pratiquer un jour. Mais l'aube pointe son nez. Les moustiques sont déjà là, tournant autour de lui comme de minuscules vautours et finissent par le piquer sur la moindre parcelle de peau non couverte. Il remonte dans sa voiture, retrace le quartier de Cul-de-sac et repart vers l'est. Il observe les travailleurs du jour qui se préparent à sortir. Le monde de la nuit va disparaître, le monde du jour va naître.

Andrew se convainc enfin de regagner son domicile. Il possède un studio à la résidence de l'anse des Sables, sur la route de Sandy Ground. Claudio Lorenzetti avait été son garant auprès de sa banque pour obtenir un prêt. La mère d'Andrew lui avait recommandé de ne pas accepter. Cela lui paraît toujours anormal de recevoir ce genre de faveur. Que devra-t-il faire un

jour en retour pour cet homme ? Mais Andrew ne l'avait entendue que d'une oreille. Cela lui avait permis d'être propriétaire de son logement, une situation rarissime pour un jeune de Saint-Martin, peut-être pour tout jeune en général. Psychologiquement, même s'il en a pour dix ans à rembourser ses créanciers, cela lui est agréable d'ouvrir une porte et trouver derrière celle-ci son « chez lui ». Sa mère s'inquiète parfois de tout ce qu'entreprend Claudio pour son fils, elle ne croit pas à la générosité gratuite.

Il gravit en courant les escaliers qui le mènent au second étage. Sa mère lui avait recommandé d'être au rez-de-chaussée pour pouvoir évacuer plus rapidement en cas de tremblement de terre. Mais pour lui, ce qui compte avant tout, c'est d'être ébloui par la vue. Dans le couloir, il rencontre Richard Jespère, un métropolitain du sud, à la taille limite pour un homme, qui bosse comme saisonnier dans une discothèque à Maho Bay. Richard a les yeux atrocement cernés, comme si quelqu'un avait passé un crayon gris puis noir sur ses paupières inférieures. Apparemment, à l'inverse d'Andrew, il ne semble pas supporter aussi aisément le travail de nuit qui requiert une endurance physique hors norme.

Malgré une voix rauque et submergée de fatigue, Richard s'adresse toutefois avec sympathie à Andrew :

— Alors, toi aussi tu viens seulement de finir ta nuit ?

— Oh, j'ai traîné un peu avant de rentrer. Mais le pire, c'est que je n'ai même pas sommeil.

— Ça m'arrive parfois. Tu verras dans l'après-midi, ça te tombera dessus et t'auras du mal à te réveiller pour aller bosser.

— Malheureusement, pas forcément !

— Dis donc, t'as de la chance d'avoir toujours tes chaussures devant chez toi. Elles n'ont pas l'air neuves, mais quand même t'as pas peur qu'on te les pique ?

— C'est une invention de ma mère... Elle veut me protéger des mauvais esprits.

— Ah bon ? Des mauvais esprits ? C'est quoi ce délire ?

— Ma mère croit dur comme fer que de mauvais esprits peuvent te visiter la nuit pendant que tu dors. Certains d'entre eux sont dépourvus de pieds. Si tu mets une paire de chaussures devant ta porte, ils vont passer la nuit à tenter de les enfiler sans y parvenir. À l'aube, exténués, ils s'en iront...

— N'importe quoi ! Encore une de ces croyances vaudoues ?

— Non pas tout à fait. C'est du folklore de La Caraïbe. D'après ma mère, c'est grâce à cela, entre autres, que je ne suis jamais tombé gravement malade. Aucune fièvre bizarre depuis que je suis né. Maintenant, moi, par superstition je perpétue ce rite. Comme ceux qui ne veulent absolument pas être treize à table, sous prétexte qu'il y aura un décès dans l'année. Tu devrais d'ailleurs en faire autant. Tu sais, les moustiques sont parfois sans pitié par ici.

— C'est ça ! Et pourquoi pas des gousses d'ail tant qu'on y est.

— L'ail n'a aucune efficacité, paraît-il, sur ce type de mauvais esprits !

— Et le bol rempli de grains de riz, c'est pourquoi ?

— C'est pour les soucougnants ou soucouyants comme ils disent à Trinidad. Ce sont des vieilles femmes accusées d'une sorte de vampirisme et qui ont conclu un pacte avec le démon. La nuit venue, elles ôtent leur vieille peau puis se rendent chez les gens, jeunes de préférence, se nourrir de leur sang. Mais si elles voient un bol de riz, elles ne peuvent s'empêcher de compter les grains un à un sans pouvoir s'arrêter. À l'aube, elles s'en vont avant le lever du soleil. Mais le mieux, c'est que dès que tu les as démasquées, tu pars vite chez elles brûler leur vieille peau en versant du sel dessus. Ne pouvant plus la remettre, elles mourront. D'autres racontent aussi qu'une fois le sel déposé sur la peau, on peut voir la créature prendre feu là où elle se trouve. Allez, file te coucher, bon repos !

— Bon repos, tu en as de bonnes après tout ce que tu viens de me raconter. Allez ciao !

Andrew ouvre la porte de son studio. Il a exactement 58 mètres carrés pour vivre. C'est largement suffisant comme espace tant qu'il vit seul. Et puis, il a quand même une petite terrasse extérieure avec vue sur la mer Caraïbe et quelques bateaux de plaisance. Il met à peine un pied à l'intérieur que Zoé, son chat, vient près de lui se frotter, en ronronnant bruyamment contre ses longues jambes. Ses poils blancs vont encore s'accrocher au pantalon de son beau costume, mais il la laisse toutefois continuer à l'accueillir. Il l'avait recueillie l'an dernier, dans un état presque cadavérique. Il ne pensait pas qu'elle allait s'en sortir avec autant de facilité, juste en la nourrissant progressivement. Trois mois plus tard, elle l'avait récompensée à sa manière en lui déposant quelques souris et quelques rats morts. Puis, il l'avait trouvée anormalement lourde et volumineuse. À sa grande surprise, elle était venue mettre bas à ses pieds, de deux chatons qui coulent désormais des jours paisibles chez Marilyn et Emma.

La vétérinaire avait ensuite empêché que Zoé puisse avoir la possibilité d'en avoir d'autres. Il paraît que c'était mieux pour sa santé. Andrew avait eu du mal à se résoudre à donner son accord pour un acte si radical. Sa mère était contre. Il fallait laisser faire la nature. C'est pour cela d'ailleurs qu'elle avait gardé Andrew alors que son père n'en voulait pas. C'est pour cela sans doute qu'il les avait quittés et qu'il l'avait renié jusqu'à ce jour... Mais avait-il bien fait de suivre le conseil de la vétérinaire ? Peut-être ? Zoé ne semble pas contrariée de son nouveau statut de chat stérile. Mais après tout, comment peut-il savoir ce qu'elle pense réellement ? Lui, il n'aimerait pas ne plus pouvoir avoir d'enfants juste sur décision d'autrui, sans avoir la possibilité de s'exprimer.

Andrew a tout à coup très faim. Il beurre l'un de ses sandwiches mous qu'il trouve en paquet de dix au Simply Market du coin. Du pain industriel... Il aimerait retrouver les tartines

auxquelles il avait pris goût lors de son séjour en Belgique. C'était lors de sa deuxième formation de croupier. La boulangère lui servait l'un de ces pains qu'ils appelaient « de campagne ». Le matin, sur une tranche de ce pain de mie, il y étalait abondamment une épaisse couche de confiture de fraises artisanale qu'il achetait au marché qui se tenait tous les samedis matin. Un vrai délice, surtout lorsqu'il la trempait ensuite dans son bol de café noir légèrement sucré. C'était sa dose de vitamine avant de sortir dans le froid et le brouillard. Ce temps-là pourtant ne l'avait pas tant dérangé. Il entendait les gens s'en plaindre sans cesse, mais Andrew avait apprécié cette humidité froide qui transperçait ses os, il ne sait pas pourquoi. C'était sans doute quelque chose d'exotique pour lui, ou plutôt un temps idéal pour faire le deuil d'un père qu'il n'avait jamais eu. Mais peut-on faire le deuil de quelque chose que l'on n'a jamais possédé ? N'est-on pas dans le désir inconscient que ce père qui n'en est pas un se transforme en père réel ? Toujours est-il que c'est après ce séjour qu'il s'est senti mieux. Il a accepté comme du pain béni, l'équivalent de paternité que lui offrait Claudio Lorenzetti.

Dix-neuf heures, Andrew se réveille en sursaut. Contre toute attente, il s'était en fin de compte endormi. Doit-il déjà contacter le centre équestre ? N'est-il pas ridicule de vouloir suivre des cours d'équitation juste parce qu'une femme lui a lancé ce défi ? La reverra-t-il seulement un jour ? Mais tandis qu'il se torture inutilement, il compose déjà de façon machinale le numéro. Au bout d'une dizaine de sonneries, il est prêt à raccrocher lorsqu'une vieille femme lui répond :

— Centre équestre Seaside, bonjour !

— Bonsoir, Madame, euh Andrew Brooks à l'appareil. Excusez-moi d'appeler sans doute un peu tard, mais...

— Non, c'est très bien. L'avenir, jeune homme, appartient à ceux qui se couchent tard. Soyez-en assuré ! Que désirez-vous, mon cher ?

— Je voudrais suivre des cours d'équitation. Est-ce possible les après-midi ?

— Tout à fait possible. Vous avez vu la pancarte ?

— Euh oui...

— Il faudra qu'on la repeigne, elle date un peu. Sinon, êtes-vous débutant ?

— Oui, pourquoi cela pose-t-il un problème ?

— Non, c'est juste pour savoir dans quel groupe nous devons vous placer.

— Écoutez, je veux progresser assez vite !

— Tenez donc, encore un de ces jeunes fougueux qui veut brûler les étapes.

— Vous m'avez mal compris. Je voudrais spécifiquement pouvoir bénéficier de cours individuels. Je suppose que c'est mieux pour progresser plus efficacement ?

— Si vous le souhaitez, mais c'est un peu plus cher.

Andrew raccroche après avoir fixé les jours et les heures de leçon et écouté d'une oreille attentive les différentes démarches que la vieille dame lui énonçait comme une leçon de catéchisme. Il espère sincèrement que ce n'est pas cette femme qui va lui procurer les leçons... Il respecte les vieilles personnes, mais celle-ci semble avoir une toile d'araignée dans la cervelle. Quelle façon bizarre de le taquiner.

Le lendemain, il se rend au magasin de sport dans le quartier de Bellevue, en espérant y trouver l'équipement nécessaire à ce sport original. Les grandes enseignes n'ont pas encore envahi Saint-Martin, mais il espère qu'il pourra malgré tout trouver le nécessaire. L'immense parking de la zone commerciale est rempli à ras bord. Il a du mal à trouver une place libre. Il tourne plusieurs fois. Un quad quitte finalement son emplacement, il se gare. À côté de lui, le hasard des mauvais jours l'a placé juste à côté de son père qui regagne sa voiture accompagné d'une énième conquête. Son père ne lui lance même pas un regard glacial, il fait pire : il l'ignore. Andrew tente de

l'imiter et de simuler une indifférence réciproque. Il marche jusqu'à la boutique de sport, prêt à chavirer. On ne peut pas feindre l'indifférence par simple mimétisme, les plaies liées à l'abandon ne se cicatrisent pas si aisément. Il tourne en rond dans le magasin, enragé d'avoir revu ce père factice. Il ne sait pas quoi acheter. Il s'égaré de longues minutes dans les rayons, trop orgueilleux pour demander de l'aide. L'un des vendeurs ayant repéré son errance infructueuse vient, au bout du compte, à son secours. Il ressort du magasin quelques dizaines de minutes plus tard avec une paire de bottes noires et ce qu'ils nomment une bombe. Drôle de mot pour désigner le casque du cavalier, songe-t-il. Il espère que cette bombe ne va pas creuser sa tombe...

Il file ensuite chez son médecin de famille. C'est lundi aujourd'hui, Andrew est plus à l'aise pour effectuer toutes ces courses et démarches lorsqu'il sait qu'il ne passera pas la nuit au casino. Il lui reste une dernière formalité à remplir avant qu'il ne puisse démarrer ses cours. La vieille dame du centre équestre Seaside avait insisté pour qu'il fasse vérifier ses vaccinations et faire pratiquer, si nécessaire, un rappel contre le tétanos. Une blessure des plus banales pourrait lui être fatale, lui avait-elle expliqué, surtout dans ce milieu équin baignant dans la chaleur tropicale.

Il pénètre dans la salle d'attente. De toute évidence, c'eût été trop beau que de pouvoir entrer et sortir quelques minutes plus tard de chez son toubib... La pièce croule sous une foule de malades. Andrew reste debout, adossé contre un pan de mur recouvert de toutes sortes de recommandations inutiles : fumer est dangereux pour la santé, manger cinq fruits et légumes par jour, pratiquer une activité physique régulière... Il n'a jamais vu autant de gens fumer et en particulier les femmes françaises. Il n'a jamais vu non plus autant de gens obèses sur son île, l'influence du pays de l'Oncle Sam si proche, probablement...

Plusieurs femmes enceintes sont assises côte à côte. S'il ne connaissait pas aussi bien son médecin de famille, il pourrait s'imaginer être tombé par étourderie au beau milieu d'une consultation de gynécologie-obstétrique. Au bout de deux longues heures d'impatience, c'est enfin son tour.

— Bonjour Dr Gautier. Quelle foule aujourd'hui !

— C'est normal, nous sommes lundi. Mais, il y a peut-être, il est vrai, un peu plus de monde que d'habitude. Aujourd'hui, c'était la série des femmes enceintes. Elles ont toutes été piquées atrocement par de voraces moustiques, au cou et aux chevilles. Ça a provoqué une réaction locale très importante. Rien de grave, juste un peu de fièvre et de la fatigue. Je me souviens lorsque j'étais jeune interne sur l'île de la Basse Terre en Guadeloupe qu'il y avait eu un début d'épidémie de ce type. Puis, l'épidémie s'était arrêtée après le départ précipité d'une pauvre vieille dame. Les gens du coin avaient lancé plus qu'une rumeur, mais de hargneuses accusations, en affirmant que cette vieille femme qui vivait reculée en était responsable. Heureusement qu'on a la science pour trouver des explications plus rationnelles. J'espère que tu n'y crois pas à ces balivernes ? Tu sais, c'est comme ça en médecine, les maladies viennent groupées, par thème. La semaine dernière, c'était les gastro-entérites. Et la semaine d'avant, des jeunes hommes pris d'une fatigue subite inquiétante. Sinon, que puis-je pour toi ?

— Euh, je vais bientôt suivre des cours d'équitation. Je ne sais pas si je suis en règle pour le tétanos, il paraît que c'est important de vérifier tout cela.

Andrew lui tend illico son carnet de vaccination dont les pages collent presque toutes les unes aux autres. Il se souvient tout à coup des sucreries que sa mère lui fournissait pour qu'il accepte de se laisser enfoncer une si longue aiguille par cet homme tout vêtu de blanc comme pour se donner un air innocent... Dix minutes plus tard, il ressort du cabinet du Dr Gautier avec une douleur dans le deltoïde gauche et aucune sucrerie pour le soulager...

Quelques jours plus tard, Andrew se rend à sa première leçon d'équitation. Le centre équestre Seaside est situé juste à côté de la ferme aux papillons et du centre de dressage canin, et comme son nom en anglais le laisse à supposer, non loin de la mer. Andrew gare sa BMW le long de la route de sable. Elle va sans hésitation encore mordre la poussière, mais de toute façon il est bientôt temps de la laver. Comme beaucoup de Caribéens, Andrew est extrêmement maniaque par rapport à l'état de propreté de sa voiture. Il faudra qu'il passe après son cours, l'asperger abondamment au Car Wash du rond-point d'Hope Estate. Il sait parfaitement que c'est du gaspillage phénoménal. Les boissons coulent à flots partout dans les bars, mais l'eau, elle, reste une denrée extrêmement rare à Saint-Martin. Il n'y a aucune source d'eau potable suffisante pour alimenter l'île, et les pluies se font souvent attendre comme en témoigne la présence abondante des cactus. Mais depuis qu'il y a cette usine de dessalement de l'eau de mer, les gens ont moins de scrupules. Andrew se demande cependant ce qu'en penseraient ses lointains ancêtres amérindiens. Ils devaient voir tomber la pluie comme une bénédiction des dieux et l'utilisaient certainement à meilleur escient. Mais il est un homme caribéen moderne qui aime que sa voiture brille de mille feux...

Andrew pousse la lourde barrière en bois qui protège l'accès au centre équestre. S'il n'avait pas eu, l'autre jour, la vieille dame au bout du fil, il aurait fait immédiatement demi-tour. L'endroit semble abandonné ou très mal entretenu par ses propriétaires. Cela ressemble quelque peu à un ranch des anciens westerns, avec beaucoup de cactus et aussi une multitude d'iguanes qui errent un peu partout à leur guise. Le jeans qu'il porte aujourd'hui et la chemise à carreaux cadrent avec perfection dans ce décor. Un énorme iguane, frisant le vert fluo, surdimensionné, s'approche de lui comme s'il était le gardien des lieux. Andrew frappe du pied pour le faire déguerpir. Ce ne

sont pas des animaux dangereux, mais il préfère les savoir assez loin de lui, ces espèces de mini-dinosaures rescapés d'une lointaine préhistoire.

Il continue à avancer faisant mine de ne plus les voir. Comme pour faire taire ses appréhensions grandissantes, il aperçoit un splendide étalon noir, quelque peu nerveux dans son enclos, qui redore le blason de ce centre équestre si mystérieux. Il doit marcher quelques minutes et emprunter un chemin qui le conduit vers une ancienne habitation créole, tout en bois, qui tient encore miraculeusement debout. Quelques fromagers séculaires très imposants ou ceiba de leur nom amérindien, apportent un peu d'ombre à cet endroit caniculaire. Les Indiens Caraïbes évitaient d'utiliser son coton, car selon la légende, leur sommeil en eût été hanté. Par contre, les premiers colons, beaucoup plus terre à terre, l'avaient largement adopté comme bourre pour les oreillers et les traversins.

Il s'arrête tout à coup devant l'habitation coloniale. L'endroit est atypique, hors du temps. C'est assez rare de voir ce genre de construction sur l'île de Saint-Martin. D'ailleurs, il était persuadé qu'il n'en existait plus aucune sur l'île avec cette disposition typique de la maison du maître entourée par les cases des esclaves. Il n'y a pas eu de plantation de canne à sucre et donc aucune habitation typique avec la maison du maître entourée des cases de ses esclaves. Il en avait par contre beaucoup visité sur La Martinique, la plupart étaient devenus des musées ou des hôtels. L'argent et le tourisme permettent d'oublier certaines horreurs du passé.

Autour de la vieille habitation créole, des écuries en piteux état abritent quelques chevaux. Andrew se dirige presque à reculons vers elles. Un robuste Antillais d'une soixantaine d'années s'applique à brosser vigoureusement la robe d'un docile poney roux et blanc. Entendant des pas se rapprocher de lui, l'homme se redresse et avec un accent haïtien lui crie :

— Oui, c'est pourquoi ?

— J'ai rendez-vous. Je dois recevoir une première leçon d'équitation.

— Avec qui ?

— Madame Liliane de La Roche, enfin c'est elle que j'ai eue au téléphone. Je ne sais pas qui va me donner cours.

— Va donc sonner à la cloche qui se trouve devant la porte de l'habitation. Elle t'attend là-bas. Tu es en retard !

— Non, j'ai rendez-vous à seize heures.

— Il est seize heures. Il faut venir un peu avant pour préparer le cheval et le matériel.

— Ah ! Je ne savais pas. Merci ! Monsieur ?

— Amini, Amini Vincent.

Andrew quitte rapidement l'homme qui d'ailleurs s'est aussitôt replongé dans sa tâche de toilettage. Il fonce vers l'habitation. La cloche en bronze, décorée de chérubins et située à l'entrée au-dessus de l'encadrement de la porte, est rouillée à un point tel qu'une quantité importante de rouille se fixe sur la main d'Andrew. Lorsqu'il tire sur la chaîne pour faire tinter celle-ci, elle lui reste béatement entre ses doigts. Il est médusé. Il allait frapper à la porte, mais malgré l'absence du son de cloche, une très vieille femme blanche portant des lunettes de soleil opaques du dernier cri, vient quand même lui ouvrir. Un foulard bleu marine décoré de roses blanches camoufle toute sa chevelure sur laquelle un chapeau de paille à bords très larges est enfoncé.

— Bonjour, je suis Andrew Brooks. C'est pour la leçon d'équitation.

— Bonjour. Oui, je sais qui vous êtes. Et, comme je vois, vous portez bien votre nom, Brooks : « il casse... » Savez-vous que le nom que l'on porte influence notre personnalité ? Mais suivez-moi, il n'y a pas de temps à perdre.

— Pardonnez-moi, mais qui sera mon professeur ?

— Mais je vous pardonne. Ce sera moi ! Cela ne vous convient pas ?

— À vrai dire...

— Vous pensiez avoir affaire à une femme plus jeune ?
Mon aspect physique vous déplaît ?

— Sans vouloir vous offenser, je m'attendais à quelqu'un d'un peu plus jeune pour me donner cours. Mais cela n'a rien à voir avec votre aspect physique. Je ne savais pas que l'on pouvait enseigner, disons... jusqu'à cet âge...

Liliane de La Roche passe devant lui en souriant, révélant ainsi de très belles dents qui contrastent avec sa peau si fripée. Liliane se dit que les hommes saint-martinois ont ce côté british, très poli qui lui plaît fortement. Andrew marche derrière elle. Il l'observe attentivement. Malgré son âge, elle fait partie de ces dames restées sveltes, toniques, énergiques, avec une démarche presque aristocratique. Elle est revêtue de ces habits en lin comme l'héroïne du film « Out of Africa ». Ce film que la mère d'Andrew a visionné plus d'une centaine de fois, presque autant que « Danse avec les loups » qu'elle lui préfère légèrement, car il met en scène des Indiens d'Amérique du Nord, ses lointains cousins...

La vieille femme l'emmène vers l'enclos renfermant le bel étalon noir aperçu à son arrivée. L'animal est excessivement nerveux. Son regard presque humain semble l'avertir qu'il ne faudra pas lui demander n'importe quoi et qu'il ne fera que ce qu'il veut bien. Andrew avale sa nervosité. Le ridicule ne tue pas, paraît-il. Mais il se sent extrêmement nul dans la peau d'un apprenti cavalier. Au final, ce n'est pas plus mal, se dit-il, que ce soit cette vieille dame son professeur. Il se sentira moins ridicule que s'il devait se produire devant une jeune et jolie rousse impitoyable. La femme lui apprend à sceller l'animal puis à mettre sans encombre le pied à l'étrier. Une étape cruciale déjà de franchise, songe Andrew. Déjà, il tient assis sur l'animal, un miracle. La leçon peut commencer. La vieille dame l'observe les bras croisés comme si elle le jugeait. Il refrène une nouvelle bouffée d'anxiété lorsqu'elle décide, quelques dizaines de minutes plus tard, qu'il doit accélérer.

rer le trot et qu'il doit effectuer quelques tours au galop modéré...

Une heure plus tard, la leçon est terminée. Il descend avec une certaine agilité du cheval qui semble l'avoir adopté. La vieille dame lui tend la main comme pour le féliciter. Elle le regarde avec un sourire en coin. Un bref instant, il hésite. Il ne sait pas s'il doit considérer cela comme une espièglerie. Se moque-t-elle de lui ? L'a-t-elle trouvé médiocre en réalité ? Mais il accepte finalement celle-ci. Ne se tiennent-ils pas la main un peu plus que ce que les us et coutumes imposent ? Elle finit par lâcher sa main au bout d'interminables secondes. Pourquoi tremble-t-elle tout à coup ? Andrew, pour détourner l'attention, descelle l'animal et lui ôte les rennes. Il suit sa professeure qui semble avoir repris une attitude plus neutre et indifférente. Elle lui indique où ranger tout le matériel.

— La prochaine fois Andrew, venez un peu plus tôt. Vous savez maintenant où trouver le nécessaire pour atteler le cheval. Ce sera toujours celui-là. Vous vous débrouillerez comme un grand.

— D'accord, mais j'aurai peut-être encore besoin de votre aide au moins une fois pour être sûr d'avoir tout assimilé correctement.

— Ne vous inquiétez pas, il ne va pas vous mordre. D'ailleurs ceux-là non plus ! dit-elle en montrant une vingtaine d'iguanes qui avancent sans crainte vers eux. Dans un sac de toile brun accroché au mur, elle sort quelques morceaux de pain rassis. Elle se place au milieu d'eux et distribue celui-ci comme si elle se trouvait au centre d'un poulailler. Sans qu'on les supplie, les reptiles se jettent sur la nourriture avec voracité. Elle en profite pour en caresser quelques-uns.

— Venez, ils sont gentils !

— Non merci, très peu pour moi.

— Quelle bravoure jeune homme ! Avoir peur d'un animal qui se nourrit de pain... Jetez du pain au lion, vous verrez une tout autre réaction.

Andrew ne peut s'empêcher de sourire à cette réflexion. Quel humour cette femme ! On ne doit pas s'ennuyer souvent avec elle. Il serait bien encore resté un moment, mais l'heure tourne toujours si vite lorsque l'on se plaît. Avec regret, il décide de repartir sans tarder. Il trouve cette madame de La Roche charmante, mais peut-être plus encore. Sa singularité l'interpelle et ses taquineries l'amuse. Mais elle est de plus une excellente professeuse. Il a presque honte d'avoir douté d'elle. Il est satisfait d'avoir relevé le défi de cette première leçon. Il a surmonté l'angoisse d'une chute, sa crainte majeure était que le cheval se cambre. Il la salue, en se disant qu'il n'a même pas pu entrevoir à une seule reprise la couleur de ses yeux. Cela le dérange quelque peu. Il ne peut pas se faire une opinion sincère sur quelqu'un sans sonder son regard. Probablement que la très forte luminosité qui règne sur l'île incommode la vieille dame.

Sur le pare-brise de sa voiture, il découvre un petit mot anonyme, rempli de fautes d'orthographe : *ne revien pa, elle son dangereuse*. Plus loin, il croit voir disparaître la silhouette d'un probable sans-abri, un cracké certainement. Andrew aurait bien voulu le rattraper pour lui demander si le mot était de sa main, mais il veut aller se reposer chez lui avant de prendre son poste au casino. De toute façon, il n'y a pas de raison de prêter attention aux élucubrations d'un drogué...

Fin de l'extrait

Merci de m'avoir lue ! J'espère que cet extrait vous a plu.
Des commentaires ? Écrivez-moi, j'aurai toujours à cœur de vous répondre :

www.valerielieko.com

Vous voulez lire l'entièreté de ce tome ?
La suite est disponible sur Amazon (format papier et kindle)

